

Denis Rivard, l'Arvidien aux projets d'envergure mondiale

Il n'y a pas de projet qui puisse effrayer Denis Rivard. Le natif d'Arvida, qui présente une longue feuille de route en matière de gestion de projets, en est à la consécration d'un énième chantier d'envergure dans sa carrière: le Réseau express métropolitain (REM). Ce dernier s'avère être l'un des plus grands projets de transport en commun que le Québec ait connu.

Mickaël Meunier, Le Quotidien

Effectuons cependant un retour dans le passé avant d'aborder ce nouveau chapitre d'importance dans la vie de l'Arvidien d'origine. L'intérêt qu'a développé Denis Rivard pour l'ingénierie ne sort pas de nulle part. Son père, un travailleur de l'Alcan pendant plus de 40 ans, avait des frères ingénieurs qui baignaient dans le domaine. C'est à l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC) que la vocation de gestionnaire s'est confirmée chez le jeune homme, à l'époque.

«J'ai toujours aimé ça, organiser les choses. La formation universitaire que je suivais était unique au Québec dans ce temps-là. Ça s'appelait génie unifié. En gros, l'enseignement qui nous était donné permettait de toucher à toutes les facettes du génie. C'était l'idéal pour moi. Ça me prédisposait à une carrière en gestion. On m'a offert de travailler sur un projet à Grande-Baie, un été, alors que j'étais encore aux études et c'est là que j'ai eu ma première véritable expérience», raconte-t-il en entrevue avec Le Progrès.

« Nul n'est prophète en son pays »

Quelques mois plus tard, au terme de son cursus académique, le bachelier de l'UQAC s'est joint à BPR, une firme qui oeuvrait notamment dans la région. «En l'espace d'une dizaine d'années, j'ai travaillé sur plus de 2500 projets. Ce début de carrière a été déterminant pour la suite des choses. J'ai appris à travailler avec différentes composantes de la gestion de projets, passant de l'ingénierie à l'approvisionnement, à la construction et aux aspects de santé et de sécurité. C'était un peu l'avantage d'évoluer dans le milieu de l'aluminium. Les projets nécessitent une compréhension de tous ces enjeux-là», poursuit-il.

Un élément charnière dans la vie professionnelle du Saguenéen s'est joué à l'aube du second millénaire. Une annonce historique a en effet touché la région, en février 1998. Alcan annonçait des investissements de plus de deux milliards de dollars pour la construction d'une usine ultramoderne à Alma. «C'était un projet massif dans ma cour arrière. Le seul hic, c'est que la firme pour laquelle je travaillais avait une part minime dans le projet. Je rêvais d'être dans le feu de l'action comme l'étaient les autres grandes firmes engagées. C'est à ce moment-là que j'ai compris que je devais appliquer pour un emploi dans ces grandes structures de gestion», se remémore M. Rivard.

C'est ainsi qu'en mai 1998, le gestionnaire de projets, dans sa trentaine avancée, a décroché un emploi chez SNC-Lavalin. Ironie du sort, par un concours de circonstances bien fortuit, Denis Rivard s'est retrouvé aux commandes d'un projet similaire en tout point à celui d'Alcan de l'autre côté de l'Atlantique. «La personne censée prendre les rênes du projet était tombée malade et l'opportunité s'est présentée à moi. Il a fallu convaincre la famille. C'était toute une commande puisqu'au départ le déménagement était prévu pour Montréal et non pour Johannesburg», dit-il en poussant un petit rire.

Voir les communautés se bâtir

C'est grâce à une stratégie bien particulière que le natif d'Arvida a réussi à faire changer d'avis sa conjointe, qui n'était pas très chaude à l'idée d'aller s'installer sur un autre continent. «Un collègue qui avait fait le saut à l'international m'a offert un livre sur l'Afrique. Il m'a suggéré de le laisser traîner dans la maison à la vue de tous. Après deux semaines, la magie s'était opérée et ma douce commençait à en discuter avec des clients à son salon d'esthétique. Des gens au salon l'ont influencée à se lancer dans l'aventure et finalement nous sommes partis pour la métropole sud-africaine», enchaîne M. Rivard.

À son arrivée là-bas, l'ingénieur de formation était bien loin de se douter qu'il s'apprêtait à consacrer 20 ans de sa vie à l'international. «Avant de commencer mon premier projet à l'étranger, mon patron de l'époque m'avait dit qu'une fois lancé dans ce créneau-là, je ne voudrais plus m'arrêter. Je suis en effet devenu accro. L'ampleur, la complexité des projets et la pression qui s'y rattachait, c'était tout simplement grisant. Au-delà de tout ça, ce qui me poussait le plus à continuer dans cette lignée-là, c'était les impacts sociaux qui s'observaient dans les communautés où nos projets se concrétisaient», fait-il valoir.

Dans des pays en ruine, détruits par la guerre, l'implantation d'une nouvelle industrie rimait souvent avec une nouvelle ère pour les gens de la place. «J'aime penser qu'on a permis à des civilisations de se construire, un peu comme le Saguenay s'est bâti au tournant des années 1900 avec l'arrivée de compagnies américaines. Parallèlement au développement industriel sur lequel on planchait, les routes délabrées se reconstruisaient, des hôpitaux étaient inaugurés et la vie reprenait de façon plus générale. C'était ma fierté, c'était gratifiant. Chaque fois que je finissais un projet, je partais pour le suivant avec le coeur gros», avoue-t-il.

Retour au Québec

En 2015, après d'innombrables réalisations professionnelles, Denis Rivard a décidé qu'il était temps de revenir chez lui, au Québec. C'est en vérité surtout l'état de santé de son père qui a pesé lourd dans la balance, explique-t-il. «Il était malade, mal en point, en fin de vie. Je suis revenu m'installer au Saguenay, mon originel port d'attache. La vie a suivi son cours, je me suis retrouvé impliqué dans plusieurs projets à l'échelle locale. Fort de mon expertise, j'ai été appelé à travailler sur des dossiers un peu partout dans la province comme celui de Bécancour ou même celui de GNL. À travers tout ça, j'ai continué à faire des interventions ailleurs dans le monde, mais de façon beaucoup plus ponctuelle.»

Il faut croire que le savoir-faire de l'Arvidien d'origine s'est ébruité parce que sa participation a été sollicitée dans l'un des plus gros projets d'infrastructures de transport en commun de l'histoire du Québec: le Réseau express métropolitain (REM).

«C'est la Caisse de dépôt qui m'a appelé pendant la pandémie pour que je me joigne à l'équipe qui travaillait déjà sur le projet. C'était en quelque sorte une première pour moi puisque je n'avais jamais travaillé dans un projet de transport en commun. J'ai rapidement vu que l'approche visant mon intégration au collectif avait été très bien réfléchi. Je me suis senti très bien accueilli. J'ai vite trouvé ma place», assure l'ingénieur de formation.

Son acclimatation à l'équipe et au projet a tellement été fulgurante que rapidement le poste de direction qui lui avait été offert a été troqué pour un poste à la vice-présidence du REM. «C'est grisant comme projet. On parle quand même de 26 nouvelles stations desservant 67 kilomètres par trains automatisés. Il y a de nombreux défis, par exemple la mise sur pied des plateformes surélevées ou des tunnels souterrains», illustre M. Rivard.

Quoi qu'il en soit, le 28 juillet était une date significative dans le calendrier de l'Arvidien. En plus de fêter son 64e anniversaire, le vice-président du REM procédait à l'inauguration des premières stations du réseau. Malgré cette étape importante désormais franchie, le sexagénaire confirme qu'il reste encore beaucoup d'années de travail devant lui.

«Il y a cinq ans, je disais qu'il me restait dix ans et aujourd'hui je continue à dire qu'il me reste dix ans alors je ne suis pas près de prendre ma retraite. Ce que je fais me passionne et tant que j'aurai l'énergie et la santé, je continuerai. Le REM n'est donc certainement pas mon dernier projet», conclut-il.

Cet article est paru dans Le Quotidien (Saguenay, QC) (site web) (<https://www.lequotidien.com/actualites/2023/08/05/denis-rivard-larvidien-aux-projets-denvergure-mondiale-S62FIDEXMVFGRL3ZZ7JCWQVVU/>).

Illustration(s) :

Denis Rivard assure que le REM n'est pas son dernier projet en carrière. À 64 ans, l'ingénieur de formation continue de vivre sa profession avec la passion au fond. « Je n'ai pas l'impression de travailler chaque jour quand je me lève. Tant et aussi longtemps que je serai compétent, je continuerai », dit-il.

. CDPQ Infra

Publi  Certificat émis le **31 janvier 2024** à **Biblio.-Nationale-du-Québec** à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20230805-QTW-s62fidexmvfgrdl3zz7jcwqvvu